

« **Q**uatre heures, Jean, c'est l'heure.
— Déjà ? Les nuits sont de plus en plus courtes, c'est pas possible ! »

Jean sort de sous les couvertures et va regarder par la fenêtre. La nuit est vraiment noire et les étoiles brillent sans scintiller. Xavier, lui, lace calmement ses chaussures.

« Il va faire un super temps, mais ça va cailler !

— Ouais ! Mais le principal, c'est qu'il fasse beau. Les gens seront contents. »

Jean opine de la tête et se chausse à son tour.

« La météo l'avait prévu. Il y aura peut-être des orages dans l'après-midi.

— Il y a longtemps que nous serons dans la vallée quand ça va péter. On a des clients qui marchent bien. »

En quelques minutes, les deux guides sont habillés et chaussés. Les couvertures sont pliées et posées au bout des matelas. Le petit dortoir réservé aux guides est vite déserté. Il y en aura sûrement d'autres ce soir.

Dehors, la nuit est fraîche. Il y a un peu de gelée blanche qui craque sous les pieds. Les étoiles brillent. Des milliers d'étoiles. Comme on n'en voit qu'en altitude ou dans le désert. La Voie lactée traverse le ciel d'un bord à l'autre. La Grande Ourse est toujours à sa place, là-bas, juste au-dessus de l'horizon. Un point brillant la dépasse lentement ; un satellite. Il n'y a pas un souffle d'air. Et tout en bas, dans le noir des vallées, des petites lumières jaunes toutes seules ou agglomérées en petits paquets semblent trembloter.

« C'est toujours beau quand on est en haut, dit Xavier, on a l'impression d'être seul au monde ; peut-être même de le dominer. C'est une drôle de sensation. »

Les mains dans les poches, une seule bretelle du sac à dos passée à l'épaule, ils contemplent pendant quelques secondes la vie d'en bas. Les montagnes

du versant opposé sont encore plus noires que la nuit et paraissent au repos, comme endormies. Puis ils rentrent dans la salle commune du refuge. La lumière fait presque mal aux yeux. Seuls trois jeunes, les cheveux en vrac, sont déjà en train de manger.

« Salut, les gars, dit le gardien en voyant entrer les guides, je viens juste de réveiller vos clients. Je vous amène le p'tit déj.

— Bon, je vais voir ce qu'ils font, répond Jean. Il faut toujours les remuer un peu sinon à huit heures nous serons encore là. »

Il entre dans le dortoir et une forte odeur de corps chauds le saisit. Coup d'œil à la fenêtre qui est bien sûr consciencieusement fermée.

« Salut à tous, bien dormi ? Allez, venez vite, le p'tit déj est servi. »

Les gens s'agitent, dissertent sur leur nuit évidemment mauvaise, s'habillent, se déshabillent, font, défont puis refont leur sac, cherchent leurs vêtements, se marchent dessus, brassent de l'air. Une jeune minette en slip et soutien-gorge se contorsionne sous un bas-flanc à la recherche de Dieu sait quoi. Un grand costaud bâille à s'en décrocher la mâchoire et un petit énervé tourne comme une hélice dans tous les coins à la recherche d'une chaussette

« Alors, Jean, ils se bougent un peu ?

— Ah ça, pour bouger, pas de problème ! Je suis toujours étonné de les voir perdre autant de temps à ne rien faire. C'est vraiment du grand art. Tiens, les trois sont déjà partis ! Tu sais où ils allaient ?

— Ils font la traversée des Dômes, répond Xavier.

— Ah ! Ils partent bien tard pour la traversée. Remarque, ils avaient l'air d'avoir la pêche. »

À cinq heures, tout le monde est dehors. Il y a une petite brise maintenant, annonciatrice du lever du jour. Du reste, le ciel est un peu moins noir. Une étoile filante le raye d'un grand trait blanc, puis s'évanouit.

La petite caravane s'ébranle lentement à la lueur des lampes frontales. Les premiers pas sont toujours lourds, surtout quand on attaque tout de suite par une moraine un peu raide. D'ailleurs, les moraines sont toujours raides. Et pénibles. Personne ne parle, attentif à prendre le bon rythme de marche le plus rapidement possible. Chacun a les yeux rivés sur les talons de celui qui le précède. Les étoiles s'éteignent les unes après les autres et les montagnes émergent de la nuit. Elles grandissent avec l'aube naissante. Elles déploient leurs combes et leurs arêtes. Elles se dévoilent petit à petit avant de s'habiller de lumière.

« Encore vingt minutes et nous serons au pied du glacier. On en profitera pour boire un coup et pour s'équiper. »

Jean marche devant, tranquillement, régulièrement, sans s'arrêter. Le sentier est devenu sente, puis la sente s'est perdue dans les pierriers et les premiers névés. La neige est dure et porte bien. Le regel nocturne a fait son œuvre. Les vieilles traces de la veille sont inutilisables car trop inégales ; elles ont été faites à la descente dans une neige pourrie.

Le ciel est bleu pâle et une légère brume tapisse le fond des vallées. Les lignes de crêtes se superposent de loin en loin, de la plus sombre à la plus claire. L'univers des hommes a disparu, gobé par l'immensité, anéanti par l'espace, digéré par les montagnes. Le petit groupe de frères humains arrive aux portes du monde d'en haut.

Le dernier rognon rocheux est dépassé et d'un seul coup, le glacier s'étale à quelques dizaines de mètres. Il dégueule son haleine glaciale par-dessus le petit lac qui s'est formé lors du recul du monstre. De larges tranches de séracs se sont effondrées et flottent à la surface comme des icebergs.

« C'est encore trop tôt, dit Xavier. Les phoques sont encore endormis.

— Ah bon ? Il y en a ? » demande une voix féminine.

Petits rires et haussements d'épaules. Ça marche à tous les coups. Ou presque.

« C'est marrant, avec le glacier qui se jette dedans, on a l'impression que le lac n'est pas à plat », dit quelqu'un.

Jean saute sur l'aubaine.

« Tu as raison. Les scientifiques se succèdent ici les uns après les autres pour essayer d'expliquer ce phénomène ; c'est le seul lac des Alpes qui soit en pente. On ne sait pas pourquoi. Peut-être une histoire de pression. »

Tout le monde écoute Jean sans broncher, en regardant le lac qui a effectivement l'air de bien pencher.

« L'hiver, ça fait un toboggan pour les phoques », renchérit Xavier qui éclate de rire.

Et tout le monde rigole en voyant Jean qui s'essuie les yeux et se tape sur une cuisse.

Les deux cordées sont bien vite formées. Chacun des guides a quatre personnes. Piolets, crampons et baudriers sont sortis des sacs qui s'allègent ainsi. Les vestes coupe-vent, gants et bonnets sont enfilés. Les guides ont installé tout un petit matériel de sécurité autour de leur harnais qui tinte à chaque pas.

« J'ai envie de passer par les gros séracs, dit Xavier.

— Moi, je vais à droite. Je suis passé par là-bas la dernière fois. Ce coup-là, je vais changer d'itinéraire. Fais gaffe à la grosse crevasse sous les séracs. La semaine dernière, le pont de neige était béton, mais depuis, il a fait chaud. On se retrouve au sommet.

— OK. À tout à l'heure. Le soleil ne va pas tarder à sortir. »

Les cordées se séparent juste au moment où la barre des Écrins, tout au fond, s'illumine, tel un phare au milieu d'une mer démontée. Les autres sommets accrochent à leur tour la lumière qui embrase bientôt le massif de l'Oisans et celui de la Vanoise. L'horizon est en feu pour quelques minutes. Les contrastes sont toujours aussi saisissants et irréels. Les ombres, d'abord démesurées, se raccourcissent, s'entrechoquent, et semblent se concentrer dans le fond des vallées qui restent encore obscures et endormies. Pour l'instant, la vie est en haut, et Jean ne peut s'empêcher de penser une fois de plus à la justesse du vieil adage : « le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. »

La cordée zigzague un moment au milieu de larges crevasses. Certaines semblent très profondes et leurs parois bleutées disparaissent dans une obscurité menaçante. De fines fissures à la surface de la neige prouvent que beaucoup d'autres sont encore recouvertes. Le cheminement est plutôt tortueux et chacun donne l'impression de marcher sur des œufs. Jean répète plusieurs fois de laisser la corde bien tendue entre chaque personne pour enrayer une éventuelle chute.

Puis c'est le grand plateau, étincelant et parfaitement lisse, qui permet une progression plus directe. Un petit vent frais balaye le glacier. Les cristaux gelés courent en de longs serpents de neige effilochés. Comme le sable sur les dunes. Le rythme de marche est régulier, l'altitude ne pousse pas à l'affolement. Quelques pauses photo permettent de souffler de temps à autre. Tout le monde en prend plein les yeux. Le paysage est magnifique et immense, et l'homme ne paraît plus vraiment avoir sa place. Il ne fait que passer.

Plus ils avancent et plus le sommet s'éloigne. C'est toujours plus loin, comme toujours en montagne. Les perspectives et les repères ne sont plus les mêmes qu'en vallée. Tout est plus grand, plus haut, plus éloigné. Assez loin à gauche, Jean aperçoit Xavier qui a dépassé les séracs depuis un bon moment déjà. On dirait des fourmis qui avancent avec une lenteur désespérante. On se demande même si ça bouge. Puis c'est enfin la jolie crête sommitale, toute droite, figée en plein ciel. Une face à l'ombre et l'autre en plein soleil, comme une frontière infranchissable entre deux mondes radicalement différents. La cordée avance paisiblement sur cet itinéraire aérien.

Et tout d'un coup, il n'y a plus rien. Ça ne monte plus. C'est le sommet. Il n'y a même plus de vent et il fait presque chaud. L'horizon a fait un bond en arrière et d'autres montagnes apparaissent. Le mont Blanc bien

sûr, puis des sommets suisses et italiens. La terre semble recouverte de montagnes enneigées. Quelques fractures plus sombres signalent tout de même la présence de vallées profondes qui se faufilent discrètement dans cet univers lumineux et démesuré. Les appareils photo crépitent et les alpinistes en herbe s'extasient devant ce paysage qu'ils ont gagné. Poignées de main, bisous, remerciements et tour d'horizon ponctuent la joie d'être arrivé au sommet. Puis c'est le casse-croûte, juste sous la crête du côté du soleil. La cordée de Xavier débouche à son tour sur la fine arête sommitale.

« Ben dis donc, ça caille ! Au col, mon alti donnait moins neuf degrés !

— Viens là, à l'abri du vent, répond Jean, il fait presque chaud. »

Les deux groupes s'échangent leurs impressions, leurs sourires et les claques dans le dos. Tout le monde paraît heureux. Fatigué et frigorifié, mais heureux.

« Le pont de neige passait bien encore ?

— Ouais, super. C'était bien dur. Et je n'ai pas pu m'empêcher de me dire que c'était peut-être là qu'avait disparu ton père.

— Je pense la même chose chaque fois que je passe par là, acquiesce Jean, mais je me demande bien ce qu'il serait venu faire ici, seul et en pleine tempête.

— C'est vrai, mais il devait être dans un tel état que la logique... »

Assis sur les sacs, serrés les uns contre les autres, tout le monde grignote, le regard perdu sur cet horizon découpé. Comme une invitation à parcourir d'autres sommets.

De retour au refuge vers midi, la femme du gardien les accueille. « Salut. Alors, ça s'est bien passé ? demande-t-elle. — Super ! Un peu froid sous le sommet, mais de bonnes conditions de neige, répond Jean. On a aperçu les trois jeunes sous le dôme des Sonnailles. Ils avançaient bien. Ils termineront avant les orages. »

Les sacs sont posés en vrac dans l'herbe et tout le monde troque le pantalon pour le short. Les pieds nus, blanchis par la transpiration, foulent avec délice la pelouse alpine. Le soleil est haut et brûle la peau. Des cumulus se sont formés sur les pentes sud et projettent leur ombre boursouflée sur les alpages verdoyants. Ils ne sont pas encore bien nombreux mais laissent présager que la fin d'après-midi sera électrique. Quelques sifflements de marmottes résonnent dans les petites combes situées à proximité du refuge. Leurs cris semblent ponctuer l'arrivée incessante des randonneurs qui commencent à former une foule bruyante et colorée. Et les gardiens s'activent sur la terrasse dallée. Ils filent d'une table à l'autre en enjambant sacs, chaussures de montagne et autres tas divers.

Jean et Xavier prennent congé de leurs clients qui, eux, redescendront plus tard dans l'après-midi, à leur rythme. Ils ont tout le temps. Ils marchent rapidement, l'un derrière l'autre, croisant sans cesse ceux qui montent et en les saluant d'un bonjour laconique. Il y aura du monde ce soir dans les dortoirs et certains dormiront sans doute dans la salle commune.

Après avoir traversé un gros torrent sur deux poutres branlantes, ils décident de s'arrêter quelques minutes. Le petit pré presque à plat et parsemé de gentianes est bien tentant, et la vue est belle.

« Tu repars ce soir ? demande Jean appuyé sur son sac, les mains sous la nuque, un brin d'herbe dans un coin de la bouche.

— Ouais. Je remonte au refuge des Évettes.

— Ah ! Tu vas à l'Albaron demain ?

— Non. Je vais à la petite Ciamarella. Je récupère deux jeunes qui sont en vacances dans la vallée. Je les retrouve au refuge ce soir. Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu remontes aussi ?

— Non. Demain, je suis en école d'escalade toute la journée avec une colo. Je monterai au refuge de la Parrachée le soir. »

Xavier hoche la tête et regarde trois randonneuses qui montent lentement. L'une d'elles, en maillot de bain microscopique, a déjà une belle teinte écrevisse.

« J'irai bien lui passer de la crème, dit Xavier en souriant.

— Le problème, c'est que là où tu veux en mettre, c'est justement pile où il n'y a pas de coups de soleil. C'est bête, hein ? »

Et tout en rigolant, ils suivent des yeux les filles qui brûlent à petit feu, sans s'en rendre compte. La nuit sera sans doute plutôt étouffante pour elles.

« C'est un aigle ou une buse là-bas ? demande soudain Xavier en fixant un point dans le ciel, au-dessus de la vallée.

— Hum... C'est dur à dire d'ici. On ne voit pas très bien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est gros. Peut-être bien un aigle. »

Le rapace vole rapidement, sans un coup d'aile. Il plane sans heurt et sans brutalité. Il paraît glisser dans l'air comme par magie. Rien ne semble pouvoir l'arrêter ou le détourner. Il est vraiment le maître des cieux.

« Bon ! Moi, je descends, dit Xavier en se relevant d'un bond. Je n'ai pas encore fini ma journée et je voudrais bien souffler une heure ou deux à la maison.

— OK. Moi, je bulle encore un moment. Les orages ne sont pas pour tout de suite et j'ai tout le temps devant moi. »

Les deux amis se serrent la main et se séparent. Jean se rallonge dans l'herbe et cale sa tête contre son sac. Il mordille une graminée au goût d'anis, tout en se demandant s'il est possible d'être mieux.

Je touche du doigt le nirvana, pense-t-il. Un corps qui fonctionne à merveille, dans un petit coin de paradis. Un paysage magnifique qui pousse à la rêverie et à la méditation. Tous les sens en alerte, ou plutôt en plein travail. Ce goût d'herbe sauvage dans ma bouche ; l'odeur enivrante des fleurs et surtout celle des orchis vanillées ; la vue somptueuse de ces montagnes ; le son des torrents, des insectes, des oiseaux, des marmottes, du vent ; et ce contact direct avec ma peau du soleil, de l'air, des herbes ; et l'esprit qui se laisse aller, emporté lui aussi par la poésie de l'instant magique et éphémère. Tout est paix et harmonie. Je suis la terre, le vent, le torrent, je me fonds dans les sommets, je suis...

« Ho, mon gars ! Tu rêves ? »

Jean sursaute et se redresse d'un seul coup. Un grand dégingandé rigole devant lui, une casquette à la visière à l'envers vissée sur la tête. Il lui faut un moment pour reconnaître Jean-François Martin, le père de Xavier. Guide lui aussi, il est apparemment accompagné de trois clients qui profitent de ce petit arrêt pour s'asseoir.

« Salut, Jean-François. Bon sang, je m'étais endormi !

— C'est sûr ! Quand je t'ai vu, je me suis d'abord dit que c'était un touriste qui se faisait cramer. T'avais l'air de bien roupiller. Sans le torrent, je suis sûr que je t'aurais entendu ronfler ! »

Jean rigole en se frottant le visage d'une main et en rajustant ses lunettes de soleil.

« Tu as dû croiser Xavier en montant. On a fait le dôme ensemble ce matin.

— Ouais, je l'ai vu. Il courait comme si sa maîtresse l'attendait ! Vous, les jeunes, vous allez vous bousiller les genoux si vous courez tout le temps comme ça ! C'est pas comme ça que vous deviendrez de vieux guides ! Enfin, toi, Jean, tu as l'air d'avoir choisi une autre option ! Quoique c'est peut-être pas forcément la meilleure, parce que tu risques de te prendre un orage sur la gueule si tu restes encore un moment. »

En effet, le ciel est bien gris. Le bleu a complètement disparu et les gros champignons blancs sont devenus de grandes flaques sales et menaçantes. Tous les sommets sont englués dans des paquets informes de nuages qui paraissent de plus en plus lourds. Très loin au fond, sur l'Italie, on entend même de sourds grondements. Des rafales balayent l'herbe des pâturages comme des ondes à la surface de l'eau. Et les troupeaux semblent tous s'être donné le même mot d'ordre : descendre.

« Tu as raison, dit Jean. Le temps a vite basculé. Mais toi aussi tu risques de prendre la flotte avant d'arriver au refuge !

— Oh, on n'en a plus pour longtemps maintenant. On arrivera avant la pluie, j'espère. Encore que c'est même pas sûr que ça vienne jusqu'ici. Allez, Jean, bonne descente ! »

Jean-François se retourne vers ses clients et tous se remettent en marche en espérant secrètement que l'orage n'éclatera pas tout de suite.

Jean réajuste son sac sur ses épaules et prend le chemin en sens inverse en de grandes enjambées, mais sans courir.

Quel con ! se dit-il, s'endormir comme ça ! Si ça se trouve, mes clients sont même descendus avant moi ! S'ils m'ont vu, ils ont vraiment dû me prendre pour un charlot !

Les lacets à travers les pâturages sont bien vite avalés. Le sentier n'est pas très raide et descend très régulièrement. Il est même agréable, parce

que tout en terre. Il n'y a pas, ou peu, de cailloux sur lesquels les chaussures viennent buter. Les montagnes en face sont maintenant complètement voilées. On les distingue à peine. De grands rideaux d'eau qui arrivent par vagues successives masquent tout le versant opposé. L'odeur de la pluie se fait déjà sentir.

« Ça y est, ça arrive. Je suis bon pour la douche ! Et je commence juste la forêt ! C'est sûr que je vais en prendre plein la tête ! »

Après les quelques minutes de gouttes fines, la pluie arrive d'un seul coup et gronde en tombant. Le sentier se transforme bien vite en rigole, si ce n'est en ruisseau. Les gouttes crépitent et font fumer le sol dégoulinant et surchauffé par le soleil de l'après-midi. Une forte odeur de terre mouillée et de verdure ruisselante envahit l'air moite. Deux ou trois éclairs argentés illuminent un court instant le sous-bois obscur. Le tonnerre gronde et résonne dans la vallée, mais le gros de l'orage semble être plus loin, plus haut sur les grands glaciers de la Vanoise.

Quand je pense que j'ai le parapluie dans la voiture, se dit Jean.

Il continue de descendre rapidement, mais sans courir. De toute façon, il est trempé. Le tee-shirt lui colle à la peau, la pluie ruisselle sur ses jambes avant de pénétrer dans ses chaussures, et ses cheveux collés au visage lui donnent un air de chien mouillé. Il traverse les ruisseaux sans faire attention et les flaques d'eau ne le détournent plus. Autant avancer le plus directement possible.

Quand il arrive en vue de sa voiture, la pluie semble faiblir, ce qui en fin de compte est tout à fait normal. Il pleut rarement lorsqu'on peut se mettre à l'abri. C'est dans l'ordre des choses. Le torrent a gonflé lui aussi. Il est devenu boueux et fait un bruit d'enfer. Il collecte toute la vallée et les massifs environnants, et ses flots tumultueux laissent à penser que plus haut, l'orage a dû être violent.

C'est au moment où Jean ouvre sa voiture que la pluie cesse. Il ne se plaint pas, ne se presse plus. Il sait que dans quelques minutes, il sera au sec. Et assis sur le rebord du coffre, en quittant ses chaussures trempées et boueuses, il ne peut s'empêcher de repenser à une des dernières visions qu'il a eues de son père quinze ans auparavant. Celle d'un homme aussi dégoulinant que lui, qui se déshabillait au milieu de la cuisine en rigolant de la « monstre rincée » qu'il venait de prendre sur la tête. Et lui, Jean, alors âgé d'une dizaine d'années, le regardait avec des yeux pleins d'admiration, fier de ce papa qui n'avait peur de rien. Et surtout pas d'un malheureux orage qui avait pourtant fait déborder plusieurs torrents dans les environs.